ministres bourgeois, l'emprise de l'appareil réformiste sur la majorité organisée de la classe ouvrière reste hégémonique, alors que cet appareil est plus que jamais intégré dans l'État bourgeois et dans la société bourgeoise, pratique plus que jamais une politique de collaboration de classe avec le grand capital.

La tactique du Front unique sert la stratégie de l'unification du prolétariat et d'élévation de sa conscience de classe politique, à condition de combiner les aspects suivants :

– Les propositions de front unique adressées aux PC et PS doivent être centrées sur les sujets les plus brûlants de la lutte de classe courante et mettre en demeure les directions de ces partis de s'unir afin de combattre pour des objectifs précis qui *résument les intérêts des travailleurs* sur ces sujets. Elles doivent donc comporter un aspect programmatique, sans lequel elles pourraient à la limite faciliter des opérations anti-ouvrières dans certaines conditions contre-révolutionnaires.

– Les propositions doivent être formulées de manière crédible pour les larges masses, à des moments où leur réalisation paraît possible, et sous une forme qui tienne compte du niveau de conscience des travailleurs qui suivent encore ces partis. En d'autres termes, une des fonctions essentielles de ces propositions, c'est la *réalisation effective* de l'action commune, ou du moins le déclenchement d'une pression de base telle que les appareils devraient payer un prix très élevé pour leur refus de s'engager dans cette voie.

– Que ce soit par la réalisation effective du front unique – variante de loin la plus favorable –, que ce soit par la pression croissante de la base en faveur du front unique, il doit se déclencher un processus de mobilisation, de luttes et, à partir d'un certain point, d'auto-organisation des masses allant en s'élargissant. En interaction avec le rôle croissant du parti révolutionnaire, ce processus accentue la force objective du prolétariat, non seulement de confiance en lui-même, son niveau de conscience de classe, la rupture de secteurs prolétariens massifs avec l'idéologie et la stratégie réformistes, et sa capacité de déborder dans l'action les appareils bureaucratiques.

– Pour faciliter ce processus, le parti révolutionnaire doit joindre à ses propositions de front unique, l'avertissement aux travailleurs sur la nature et les objectifs réels des directions des PS et PC, la mise en garde contre toute illusion quant à leur capacité à

« changer de nature » grâce au front unique, la mise en garde contre toute attitude qui consiste à s'en remettre aux directions (ou au gouvernement qu'elles constitueraient) pour réaliser les objectifs du front unique et la défense des intérêts du prolétariat, la préparation et l'appel à l'initiative propre des travailleurs et à la solution de leurs problèmes par leur mobilisation, leurs luttes et leur auto-organisation les plus larges. Le front unique doit faciliter et stimuler ces divers processus et non se substituer à eux.

La contribution de Trotsky à l'élaboration d'une solution correcte de ces problèmes qui va de ses écrits de 1905-1906 à son intervention dans l'IC en 1921, à son intervention passionnée en Allemagne en 1923 et en 1930-1933, son intervention en France en 1934-1936, constitue l'un de ses apports principaux au marxisme.

Trotsky et le « modèle d'Octobre »

Critique communiste. Léon Trotsky n'a jamais eu de positions dogmatiques quant au modèle de la révolution d'Octobre. Dans ses écrits sur la révolution espagnole, il dessine les contours d'un processus révolutionnaires relativement lent dans ses rythmes, au moins dans une phase préparatoire. Il reste cependant profondément imprégné par l'exemple d'Octobre, même s'il admet que les données sont très différentes dans les pays impérialistes développés. Ne peut-on penser qu'en fonction de cela, il simplifie les problèmes de l'auto-organisation et de la construction du parti ?

Ernest Mandel. Réduire l'expérience de l'auto-organisation du prolétariat, c'est-à-dire des soviets, des conseils des travailleurs, au modèle de la Révolution russe, fait preuve d'un manque de connaissance, sinon de compréhension, de ce qui s'est passé pendant toutes les révolutions prolétariennes dans les pays industriellement avancés depuis 1905, depuis la Commune de Paris.

Le phénomène des soviets, de l'auto-organisation, n'est d'aucune manière spécifiquement russe. Des spécificités de la révolution russe existent, liées à la nature de la société et du mouvement ouvrier russes de 1917, mais la tendance à l'auto-organisation est par contre un phénomène universel dans toutes les Révolutions prolétariennes des pays industriellement avancés. Trotsky a été le premier à le comprendre dès 1905, même peut-on dire dès sa polémique avec Lénine en 1904. Trotsky est le grand théoricien de

l'auto-organisation et de ce qu'il a appelé « l'auto-action » de la classe ouvrière.

La fondation de la IIIe Internationale se rattache à cette tradition. Il suffit de lire la lettre de convocation pour le congrès de fondation de la IIIe Internationale pour voir que la nature universelle de ce phénomène n'est pas le mot « soviet », mot russe, mais le concept « auto-organisation de la classe ouvrière », qui est au centre du clivage entre communistes et réformistes, entre marxistes révolutionnaires et réformistes à cet époque.

Gramsci, Rosa Luxemburg, et dans une moindre mesure Karl Korsch, furent aussi des théoriciens de l'auto-organisation de la classe ouvrière. Dans la falsification de l'apport de Gramsci au marxisme par les théoriciens du PC italien et d'autres encore, l'évacuation systématique de cet aspect de la pensée de Gramsci est frappante. Cet apport a été le plus important du point de vue marxiste révolutionnaire, et aussi le plus fertile et créateur.

Plus que Trotsky ou Rosa Luxemburg, Gramsci a essayé de démontrer que pour des raisons liées à sa nature sociale, la classe ouvrière ne peut pas gouverner autrement que sous la forme de conseils ouvriers, de conseils des travailleurs, de même que le parlement est une forme de gouvernement liée sociologiquement à la nature de la bourgeoisie.

Sur les questions de l'auto-organisation du prolétariat et de la construction du parti, Trotsky et le mouvement trotskyste incarnent, depuis des décennies dans le mouvement ouvrier international, la tendance prolétarienne et socialiste-révolutionnaire la plus pure. Aucun autre courant n'a repris cette dialectique très riche qui ne se détermine pas uniquement par le modèle russe et le rôle personnel de Trotsky dans le soviet de Petrograd de 1905 et de 1917.

Loin de déboucher sur une vue à court terme « hyper insurrectionnaliste » de la problématique, en centrant le projet de révolution prolétarienne autour de l'auto-organisation du prolétariat et de la substitution à l'État bourgeois d'un État ouvrier fondé sur cette auto-organisation des masses laborieuses, cette conception trotskyste intègre l'articulation entre cette crise révolutionnaire et tout ce qui doit se produire, dans la profondeur de la classe, pendant la phase antérieure à la crise prérévolutionnaire et révolutionnaire proprement dite.

Une classe ouvrière sans aucune expérience d'auto-organisation au sein de la société bourgeoise serait infiniment plus mal placée pour pouvoir passer à l'auto-organisation de type soviétique au moment de la crise révolutionnaire.

En même temps, le rythme peut être plus lent que le processus

révolutionnaire russe étant donné qu'il ne s'agit pas seulement de la capacité à l'auto-organisation des masses, mais encore de leur capacité de comprendre l'émergence d'une nouvelle légitimité politique, c'est-à-dire du parlement bourgeois dans des pays de vieille tradition démocratique bourgeoise. Le processus exige donc du temps, c'est-à-dire une expérience, une confrontation pratique, vécue par la classe ouvrière dans sa presque totalité.

Trotsky « catastrophiste » ?

Critique communiste. Les critiques de Trotsky lui reprochent une tendance au catastrophisme dans son analyse du capitalisme avancé (thèses du « capitalisme agonisant »), une tendance à surestimer les potentialités révolutionnaires des masses, leur degré de radicalisation, de conscience de classe; à sous-estimer, symétriquement, l'emprise idéologique de la bourgeoisie sur la classe ouvrière occidentale (emprise dont le réformisme est la traduction politique), à sous-estimer les déterminations concurrentes aux déterminations de classe (nationales, religieuses, historiques...).

Trotsky ne donne-t-il pas partiellement prise à ces critiques ?

Ernest Mandel. Les critiques reprochant à Trotsky sa tendance au catastrophisme dans l'analyse économique commettent une erreur en confondant sa description de la situation réelle du capitalisme, à un moment déterminé, description qui englobe son analyse sur l'arrêt de la croissance des forces productives entre 1934 et 1940, et sa thèse sur la dynamique à long terme de l'économie capitaliste pendant la phase de décadence capitaliste.

Trotsky a été le seul peut-être parmi les théoriciens marxistes à cette époque a ne pas donner l'interprétation mécaniste d'une inévitable chute linéaire et permanente des forces productives au concept de la décadence historique du capitalisme. Il a développé cette interprétation à deux moments de sa lutte politique, et dans deux documents qui ont une valeur programmatique; son rapport sur la situation mondiale et la tactique du 3e Congrès de l'Internationale Communiste, et sa critique du programme du « Komintern », passages que j'ai longuement commentés dans *le Troisième Age du capitalisme.*

« Si l'on admet (nous allons le faire un instant) que la classe ouvrière ne se lance pas dans le combat révolutionnaire et donne à la bourgeoisie la possibilité, durant une longue série d'années – disons deux ou trois décennies – de mener la destinée du monde, il est indubitable qu'un certain équilibre, différent du précédent,

va s'établir. L'Europe reculera fortement. Des milliers de travailleurs européens vont mourir de faim, à cause du chômage et de la sous-alimentation. Les États-Unis devront changer d'orientation sur le marché mondial, restructurer leur industrie, et connaîtront une dépression pour une période prolongée. Dès qu'une nouvelle division du travail se sera instaurée dans le monde sur ce chemin de souffrance, au cours de quinze-vingt-vingt cinq ans, une nouvelle période d'essor capitaliste pourrait peut-être commencer. » (« La nouvelle étape », rapport de L. Trotsky au IIIe Congrès de l'Internationale communiste, 1921.)

Et de manière encore plus précise dans *l'Internationale communiste après Lénine* (1928) :

« La bourgeoisie peut-elle s'assurer une nouvelle époque de croissance capitaliste ? Nier une telle possibilité, compter sur la situation sans issue du capitalisme, serait simplement du verbalisme révolutionnaire. *« Il n'y a pas de situation absolument sans issue »* (Lénine). L'état actuel d'équilibre instable où se trouvent les classes dans les pays européens – précisément à cause de cette instabilité – ne peut durer indéfiniment [...] Une situation aussi instable, où le prolétariat ne peut prendre le pouvoir et où la bourgeoisie ne se sent pas pleinement maîtresse chez elle, doit, tôt ou tard, une année ou l'autre, tourner dans un sens ou dans l'autre, vers la dictature du prolétariat ou vers la consolidation sérieuse et durable de la bourgeoisie sur le dos des masses populaires, sur les ossements des peuples coloniaux et... qui sait, sur les nôtres. « Il n'y a pas de situation absolument sans issue », la bourgeoisie peut surmonter les contradictions les plus pénibles uniquement en suivant la voie ouverte par les défaites du prolétariat et les fautes de la direction révolutionnaire. Mais la réciproque est également vraie. Il n'y aura plus de nouvelle montée du capitalisme mondial (dans la perspective d'une nouvelle époque de grands bouleversements) si le prolétariat sait trouver le moyen de sortir de la présente situation instable par la voie révolutionnaire. »

Il est clair que la perspective que Trotsky avait avancée s'est vérifiée exacte dans les délais comme dans les termes qu'il avait indiqués. L'apport théorique essentiel, et à l'analyse économique marxiste et à la compréhension de la lutte de classe à l'échelle historique à notre époque, consiste dans cette intégration audacieuse des effets globaux de la lutte de classe sur la tendance économique à long terme.

La décadence du capitalisme signifie qu'il n'y a pas de développement spontané dans le sens d'une progression plus ou moins

constante des forces productives. Mais la tendance de l'économie à long terme va dépendre de l'issue de la lutte des classes, des luttes interimpérialistes. Des défaites catastrophiques de la classe ouvrière peuvent conduire à une augmentation du taux de la plus-value et donc du taux de profit, ce qui peut à la longue relancer l'économie capitaliste.

Dans cette intégration entre l'économie et la politique, entre la lutte de classe, la concurrence (et la guerre !) interimpérialiste et les tendances de développement du capitalisme, il y a une des applications les plus impressionnantes de la dialectique par Trotsky, à placer au même niveau que son élaboration de la théorie de la révolution permanente.

Trotsky et la démocratie ouvrière

Critique communiste. Trotsky a-t-il compris toute l'importance de la démocratie politique dans la stratégie de conquête du pouvoir en Occident, comme dans la transition au socialisme ? N'a-t-il pas eu tendance à théoriser abusivement et à généraliser l'expérience de la dictature du prolétariat née de l'isolement de la rénovation d'Octobre ?

Ernest Mandel. Trotsky avait pleinement compris l'importance de la démocratie politique dans la stratégie de conquête du pouvoir en Occident, ainsi que dans la transition au socialisme. Mais il n'a plus eu le temps de rassembler systématiquement toutes ses réflexions à ce propos, qui sont éparpillées surtout dans ses écrits sur l'Allemagne, et sur les États-Unis, ainsi que dans quelques textes polémiques vers la fin de sa vie.

Le souci de défendre l'œuvre de la révolution d'Octobre contre les sociaux-démocrates et les anarchistes, pour qui il n'aurait pas fallu enlever le pouvoir aux classes dominantes qui le détenaient, et son souci d'affirmer qu'il n'y a pas de modèle universel d'organisation de la dictature du prolétariat à tirer de l'expérience limitée de la Russie, sont nécessairement présents après 1917, dans les écrits de Trotsky.

Lénine lui-même a dit de nombreuses fois que les travailleurs italiens, allemands, anglais feraient beaucoup mieux que les travailleurs russes. Dans tous les écrits des fondateurs de la IIIe Internationale, on trouve le souci constant de distinguer nettement ce qui est programmatique, théorique et universel, de ce qui est conjoncturel et déterminé par des circonstances difficiles et défavorables dans lesquels s'est déroulée la révolution russe d'Octobre.

Faut-il rappeler que dans les thèses de la Troisième Internationale sur la dictature du prolétariat, comme d'ailleurs dans *l'État et la Révolution* de Lénine, la question du parti unique n'est jamais soulevée ? L'idée selon laquelle le prolétariat exerce le pouvoir à travers le parti découle, dans le meilleur des cas, d'une généralisation abusive d'une expérience conjoncturellement et historiquement unique, et dans le pire des cas d'une tendance à la justification du processus de bureaucratisation.

L'interdiction des fractions du Xe Congrès du Parti communiste russe, était manifestement une mesure exceptionnelle prise sous la pression de conditions non moins exceptionnelles, en contradiction avec la tradition du bolchévisme et la pratique de la IIIe Internationale. Les bolcheviks n'ont d'ailleurs essayé à aucun moment de faire adopter cette décision comme norme dans la IIIe Internationale, ce qui souligne justement sa dimension exceptionnelle.

La réticense de Trotsky à faire des autocritiques sur ses décisions passées, prises lorsqu'il était au pouvoir, a toujours été prononcée. Cependant, il est revenu sur cette question à la fin de sa vie. Dans sa lettre à Marceau Pivert, il écrit que quel que puisse être le jugement sur le bien-fondé ou non de la décision du Xe Congrès du Parti bolchevik, il est incontestable que l'interdiction des fractions a été un facteur puissant de la bureaucratisation et de l'étouffement de la démocraite dans le parti. Ce jugement est suffisamment clair et sévère pour que quarante ans plus tard, nous ne restions pas en deçà de cette auto-critique de Trotsky.

L'unité du prolétariat mondial

Critique communiste. Les résolutions adoptée par la IVe Internationale, et notamment les documents adoptés par le congrès de réunification – « La dialectique actuelle de la révolution mondiale » – parlent des « trois secteurs de la révolution mondiale ». Ce concept est-il en contradiction avec l'unité du prolétariat mondial ?

Ernest Mandel. D'aucune manière ! Lorsque nous parlons des trois secteurs de la révolution mondiale, nous nous référons aux tâches stratégiques différentes auxquelles le prolétariat est confronté dans trois catégories de pays : les pays impérialistes, les pays coloniaux et semi-coloniaux, et les États ouvriers bureaucratiquement dégénérés ou déformés. Cette spécificité des tâches stratégiques est explicitement mentionnée par le *Programme de*

transition. Dans les pays impérialistes, nous avons affaire à la dynamique de révolutions prolétariennes.

Dans les pays coloniaux et semi-coloniaux, il s'agit d'une dynamique de révolution permanente (de la première loi ou du premier aspect de la révolution permanente) attendu que les tâches historiques de la révolution national-bourgeoise n'y ont pas encore été résolues et qu'elles seront souvent les moteurs initiaux du processus révolutionnaire. Quant aux États ouvriers bureaucratisés, les tâches historiques auxquelles le prolétariat est confronté sont celles de la *révolution politique* antibureaucratique, distinctes à la fois de celles de la révolution prolétarienne anticapitaliste et de celles de la révolution permanente dans les pays sous-développés.

On ne peut nier cette spécifité et cette différence des tâches historiques stratégiques de la révolution dans chacun des trois secteurs de la révolution mondiale qu'en révisant, soit la théorie de la révolution permanente, soit la théorie trotskyste sur la nature de l'URSS, soit les deux à la fois.

Comment l'unité du prolétariat mondial se traduit-elle dès lors dans le processus de la révolution mondiale ?

D'abord par le fait que les *tâches spécifiques* de la révolution dans chacun des secteurs ne peuvent être résolues que par un seul moyen : la conquête du pouvoir par le prolétariat (ou le prolétariat et les paysans pauvres), l'établissement de la dictature du prolétariat dans chacun des trois secteurs (pour les États ouvriers bureaucratisés, l'exercice direct du pouvoir par le prolétariat).

Ensuite par le fait que les tâches générales auxquelles l'humanité laborieuse est confrontée dans son ensemble, à savoir la création d'une société socialiste sans classes, ne peuvent être réalisées qu'à l'échelle mondiale. Il y a donc intégration progressive de tâches spécifiques et de *tâches générales* au cours du processus de révolution mondiale. Mais il ne s'agit point d'opposer un ultimatisme littéraire, abstrait, au processus concret de la révolution mondiale. Il s'agit au contraire d'une intégration concrète de tâches au cours du processus concret de la révolution lui-même.

Rappelons à ce propos que seuls des ignorants ou des gens de mauvaise foi peuvent identifier la lutte acharnée de Trotsky et du trotkysme contre la théorie de la possibilité de parachever la construction du socialisme dans un seul pays, avec l'idée saugrenue de l'impossibilité pour le prolétariat de conquérir le pouvoir, d'abord dans un seul pays, fut-il un pays relativement arriéré, puis pays par pays, donc avec une nécessaire simultanéité de la révolution socialiste dans tous les pays, ou dans les principaux pays. La théorie de la révolution permanente explique exactement le contraire.

Enfin, l'unité du prolétariat mondial s'affirme au cours du processus de révolution mondiale par *l'unité de ses intérêts.* Aucun combat révolutionnaire mené par un quelconque prolétariat, dans l'un des trois secteurs de la révolution mondiale, n'est contraire aux intérêts de la classe dans son ensemble, ne doit être subordonné, retardé ou freiné pour de prétendues raisons « d'intérêt supérieur ». Cela s'applique particulièrement au combat antibureaucratique du prolétariat des États ouvriers bureaucratisés. Cela s'implique également à celui des masses laborieuses des pays coloniaux ou semi-coloniaux.

Il en découle une double dialectique objective, que les marxistes révolutionnaires doivent consciemment assumer, et dont la construction de la IVe Internationale est d'ailleurs à la fois l'expression programmatique, politique et organisationnelle.

D'une part, la loi du développement inégal et combiné qui gouverne la réalité objective à l'époque impérialiste, gouverne aussi le processus concret de la révolution mondiale. La révolution ne progresse pas constamment, ni sur tous les fronts à la fois. Les révolutionnaires s'efforcent de l'unifier. Mais ils ne subordonnent ni leurs tâches, ni leur appui au processus révolutionnaire réel à cette unification préalable.

Cela veut dire concrètement qu'il y a une *combinaison* des tâches qui découle de *l'inégalité* du processus révolutionnaire. Le prolétariat, et son avant-garde révolutionnaire, a, dans chaque pays, la tâche spécifique d'appuyer les révolutions qui se déroulent concrètement de par le monde, en même temps qu'il se prépare activement à faire la révolution dans son propre pays. Abandonner cette deuxième tâche en faveur de la première, c'est se transformer objectivement en frein du processus révolutionnaire. Mais abandonner la première au nom de la seconde, fut-ce sous le couvert de formules édifiantes comme « la seule aide adéquate à la révolution en cours ailleurs, c'est faire la révolution dans son propre pays », c'est abandonner le drapeau de l'internationalisme prolétarien, c'est régresser vers le national-communisme.

Pour justifier l'abandon des tâches spécifiques de solidarité avec des révolutions en cours, tâches que les quatre premiers congrès de l'IC placent parmi les conditions d'adhésion à l'Internationale, c'est-à-dire dans la définition même de ce que doit être un communiste, certains ont affirmé que des révolutions éclatant dans des pays sous-développés ne peuvent pas remporter de victoires contre l'impérialisme, ni surtout triompher, c'est-à-dire aboutir à la création d'États ouvriers, fussent-ils bureaucratiquement déformés. Trotsky, dans le Manifeste de la conférence d'Alarme de mai 1940,

s'oppose catégoriquement à cette thèse selon laquelle les peuples des pays sous-développés devraient « apprendre » la révolution dans les pays avancés. L'expérience des révolutions chinoise, cubaine et vietnamienne s'inscrit en faux contre de telles affirmations. Et même celles de l'Algérie, de l'Angola, etc. ont abouti à la conquête de l'indépendance politique, ce qui n'est pas mince.

Dans tous ces cas, l'interaction entre la lutte militaire anti-impérialiste, la mobilisation des masses, des processus de révolution sociale (à la campagne et dans les villes), c'est-à-dire de guerre civile dans le pays même, s'est combinée avec les effets des mouvements de solidarité à l'échelle internationale, surtout dans les principaux bastions impérialistes, pour arracher la victoire à l'impérialisme sur le *plan politique*.

L'autre aspect de cette dialectique objective confirmant l'unité d'intérêts du prolétariat mondial à travers le processus inégal et combiné de la révolution mondiale est celui qui a trait à l'extension géographique concrète de ce processus. Celle-ci n'est nullement prédéterminée par une quelconque « logique immanente », et surtout pas par l'existence des trois secteurs de la révolution. Elle est déterminée par une infinité de facteurs qui se modifient d'ailleurs à travers le temps : proximité géographique, liens politiques, interdépendance économique, traditions historiques, similarité de situations, force d'attraction de l'expérience révolutionnaire concrète, etc.

Ainsi, la révolution dans les colonies portugaises a eu des répercussions profondes au Portugal – et à travers le Portugal, en Espagne –, avant de se prolonger en Ethiopie, en Erythrée, au Zimbabwe, en Namibie. Mai 68 en France a trouvé des échos puissants en Tchécoslovaquie, et ses effets en Yougoslavie furent similaires à ceux qu'il a eu en Europe capitaliste. Il n'y a aucune fatalité objective qui condamne la révolution dite coloniale à s'étendre exclusivement dans d'autres pays semi-coloniaux, la révolution politique à limiter ses effets aux seuls États ouvriers bureaucratisés, la révolution prolétarienne à se généraliser seulement dans les pays impérialistes.

L'unité du prolétariat mondial détermine donc l'interaction à l'échelle mondiale de tous les processus révolutionnaires, fut-ce de manière désynchronisée et à des degrés divers. L'analyse de la situation internationale concrète, à chaque étape précise de la crise de l'impérialisme, du capitalisme et de la bureaucratie, permet de déterminer qu'elle sera la voie probable de cette interaction. Mais des renversements de tendances restent toujours possibles en fonction de victoires ou de défaites temporaires. La révolution russe

d'Octobre a eu ses effets immédiats les plus forts en Allemagne et en Europe centrale. Après la défaite allemande de 1923, ses répercussions les plus sensibles se déplacèrent vers la Chine. Après la défaite chinoise de 1927, la révolution rebondit de nouveau en Europe, pour rebondir vers la Chine après le début de la guerre sino-japonaise de 1937 et l'échec du Front populaire français de 1936, et l'écrasement de la révolution espagnole de 1936-1977, etc.

Critique communiste. La IVe Internationale a été fondée il y a quarante ans. Elle n'a pas justifié les espoirs de son fondateur, si bien qu'à la suite d'Isaac Deutscher, certains ont prétendu que les immenses efforts consentis par Trotsky et les trotskystes étaient largement disproportionnés, eu égard aux résultats.

Quel bilan peut-on dresser de la IVe Internationale ?

Comment expliquer son insuccès relatif du point de vue de la direction des processus révolutionnaires, alors que des groupements initialement aussi faibles qu'elle, aussi en butte à l'hostilité des réformistes et des staliniens, et moins bien armés théoriquement que les groupes trotskystes, ont finalement réussi à prendre la tête de mouvements de masse et à triompher (voir le mouvement du 26 juillet cubain, etc.) ?

Quelles sont les perspectives de la IVe Internationale dans la période à venir ?

Ernest Mandel. Il faut distinguer deux phases nettement distinctes dans l'histoire de la IVe Internationale.

La première va de la fondation à la deuxième moitié des années soixante, la deuxième de ce moment à aujourd'hui. A la première s'applique plus ou moins la définition formulée dans la question. Pour la deuxième elle se révèle être fausse.

Depuis 10 ans, nos forces organisées ont décuplé. Notre influence politique, le tirage de notre presse, notre influence syndicale, notre poids électoral à l'échelle internationale se sont développés de manière encore plus forte.

Des organisations existent aujourd'hui dans plus de 60 pays, alors qu'il n'en existaient qu'une trentaine ou une quarantaine jusqu'aux années soixante. Aucune indication ne laisse présager aujourd'hui que ce rythme de croissance va se ralentir. Sans vouloir avancer que ce qui s'est passé depuis 1968 correspond exactement à ce que Trotsky prévoyait pour la période juste après la Deuxième Guerre mondiale, et bien que nous soyons encore fort éloignés de cette percée, il est aujourd'hui possible d'entrevoir les contours de ce que pourrait être la construction

d'un parti révolutionnaire de masse dans toute une série de pays.

Pour compléter l'analyse contenue dans la réponse à ta première question, il faut ajouter que les mêmes causes qui ont empêché la croissance de la IVe Internationale à la fin de la Deuxième Guerre mondiale ont permis une croissance plus accélérée au cours des dix dernières années. Les effets à long terme des défaites de la révolution mondiale ont été effacés par les effets à long terme de la montée – bien que géographiquement et socialement plus limités – de la révolution dans les années cinquante et soixante.

La crise conjointe du capitalisme et du stalinisme, qui s'est accentuée à partir de Mai 68, n'a fait que prolonger les effets des révolutions yougoslave, chinoise, cubaine et vietnamienne. Elle a fait réapparaître sur la scène politique mondiale une nouvelle génération de révolutionnaires, non plus marqués par les effets de vingt années de défaites, mais au contraire confiants dans les destinées de la révolution mondiale et qui, en fonction même de cette confiance, sont disposés à s'engager dans la construction d'un parti révolutionnaire.

Il ne s'agit pas d'un phénomène linéaire, ni dans le temps ni dans l'espace, mais il est suffisamment universel et étendu sur tous les continents. Surtout, il est lié à la nature même de l'époque. Il ne débouche pas sur de nouvelles défaites écrasantes qui éliminent à nouveau cet espoir pour une ou deux générations, mais rebondit au contraire régulièrement, même là où il y a des reculs temporaires, sans même parler des phénomènes d'interaction internationale. Dans ce sens, on peut parler d'une nouvelle période plus favorable pour la construction de partis révolutionnaires, ouverts depuis la deuxième moitié des années soixante.

Cette analyse est la seule interprétation marxiste que l'on puisse donner de ce qu'à été jusqu'ici l'histoire de la IVe Internationale. Il existe deux preuves convaincantes de la justesse de cette interprétation.

D'une part, tous ceux qui, dans la période antérieure, avaient attribué la stagnation relative de la IVe Internationale à ce qu'ils appelaient des « tares congénitales » de notre mouvement, comme la composition prétendument petite-bourgeoise de nos organisations au départ; la prétendue fausse position sur l'URSS en tant qu'État ouvrier dégénéré; le prétendu manque de « racines nationales »; le prétendu révisionnisme par rapport à chaque virgule écrite par Trotsky, et avaient justifié ainsi leur rupture avec la IVe Internationale, ont eux aussi tenté de construire des organisations révolutionnaires. Or, aucune organisation à la gauche de la social-démocratie ou du stalinisme, dans aucun pays impérialiste,

n'a eu des résultats qualitativement supérieurs à la IVe Internationale pendant la période 1944-1968. D'autre part le phénomène inverse s'est vérifié, lorsqu'il y a eu le changement de conjonction entre les conditions objectives et l'apparition d'une nouvelle avant-garde de masse à l'échelle internationale :

En même temps qu'une série d'organisations trotskystes décuplaient leurs forces, d'autres organisations à la gauche des PS et PC réussissaient, elles aussi, des progressions comparables à partir de ces conditions favorables.

Je conteste l'idée de réussite d'organisations révolutionnaires nouvelles qualitativement supérieure au rythme beaucoup plus modéré de notre mouvement. Il ne faut pas commettre une erreur d'appréciation sur l'origine et la nature du « Mouvement du 26 juillet », le seul exemple que tu cites à ce propos.

Fidel Castro était le dirigeant d'une organisation de masse à Cuba avant qu'il ne devint révolutionnaire. Il était candidat aux élections législatives de 1954 et aurait été élu député, s'il n'y avait pas eu le coup d'État de Batista. Il était dirigeant d'une des principales organisations nationalistes du pays, le parti dit « authentico ».

Ce n'est pas du tout la transformation d'un petit groupe révolutionnaire en parti de masse, mais plutôt l'inverse : la transformation d'un courant de masse non prolétarien, petit-bourgeois nationaliste populiste, à travers une évolution pragmatique dans des conditions particulières, en organisation révolutionnaire. La transformation d'un mouvement à influence de masse, mais non prolétarien, en mouvement à influence de masse semi-prolétarien, puis prolétarien.

Mais il ne s'agit pas de la transformation en quelques années d'un petit groupe isolé en parti de masse, grâce à la découverte d'une tactique et d'une stratégie miraculeuses. Depuis quarante ans beaucoup de camarades se sont laissés séduire par la recherche d'une telle solution-miracle. Personne ne la trouvera. Ajoutons qu'en 1936-1938, il existait des organisations centristes infiniment plus importantes que les sections de la IVe Internationale, dix ou vingt fois plus importantes numériquement, avec des racines profondes dans la classe ouvrière et dans le mouvement ouvrier de leur pays. Mentionnons le POUM en Espagne, les brandlériens en Allemagne, l'ILP en Grande-Bretagne, les bordighistes en Italie, le RSAP aux Pays-Bas, le PSOP en France.

Chacune de ces organisations est née d'une phase de l'histoire du mouvement ouvrier de son pays, et a incontestablement joué un rôle à des moments déterminés dans la lutte de classe nationale, beaucoup plus important que les petites sections de la

IVe Internationale de ces mêmes pays. Mais, aujourd'hui, les sections de la IVe Internationale sont beaucoup plus fortes numériquement et beaucoup plus implantées dans la classe ouvrière que ces organisations, dont la plupart ont d'ailleurs complètement disparu.

Ceci confirme bien que notre mouvement représente une composante, une variante universelle du mouvement ouvrier, tandis que toutes ces formations ne correspondaient qu'à des moments accidentels et nationalement limités de l'histoire des luttes de classe contemporaines. Il faut donc faire très attention avant d'incriminer les particularités du trotskysme pour justifier la lenteur de notre croissance pendant cette période. Et même si certaines erreurs ont été commises, et si des accidents organisationnels qui nous sont arrivés ont incontestablement ralenti notre croissance, tous ces facteurs sont secondaires. La fameuse « inclination congénitale des trotskystes aux scissions », qui nous a été si souvent attribuée, est la conséquence de la quasi stagnation, plutôt que sa cause. Pour la première fois d'ailleurs, depuis ses origines, il n'y a pas eu de scission internationale depuis quatorze ans dans l'histoire de la IVe Internationale.

A partir du moment où le contexte politique s'est profondément modifié, les formes avec lesquelles le trotskysme a été organisationnellement identifié, ont commencé à reculer par rapport à des phénomènes tout-à-fait nouveaux et beaucoup mieux adaptés à un mouvement en plein essor.

Les sections trotskystes et l'extrême gauche

Pour conclure, je voudrais relever deux questions annexes à ce problème. La première, est un reproche émis par des groupes d'extrême gauche et surtout par certaines organisations les plus proches de notre courant, qui cherchent à justifier de cette façon leur refus d'adhésion à la IVe Internationale :

L'obsession trotskyste de la continuité programmatique – que ces critiques appellent dogmatique – aurait été la cause pour laquelle l'unification de l'extrême gauche n'a pas pu se réaliser au moment le plus propice, c'est-à-dire au moment de la montée en Italie, France, Angleterre, Portugal, Allemagne, entre 1970 et 1976.

Nous l'avons déjà dit : notre attachement à l'étiquette de la IVe Internationale n'a pas été un obstacle pour cette unification. Celle-ci a été empêchée par des divergences très précises, très

concrètes sur les questions stratégiques clés du processus de lutte de classe en cours en Europe.

Comme il y a toujours des problèmes nouveaux, et des transformations de la réalité objective, il y a toujours nécessité d'apports nouveaux à l'analyse et à la théorie marxistes. Mais, s'il y a nécessité d'apports nouveaux, les anciens ne doivent pas être liquidés pour autant, et la cohérence de la théorie doit être préservée.

Il serait faux de prétendre que la théorie du front unique de Lénine et de Trotsky n'était plus d'application au Portugal en 1975, que la conception des léninistes et des trotskystes sur les revendications transitoires et sur la formule gouvernementale devant couronner un programme de transition n'était plus applicable en Italie ou en France en 1976 et 1977.

La deuxième remarque concerne le cadre organisationnel. Le fait que nous soyons la seule organisation fonctionnant réellement sur le plan mondial et que notre mouvement s'identifie, plus qu'avec n'importe quelle autre notion, avec l'idée *de construire simultanément des organisations nationales et une organisation mondiale*, ne tient pas au hasard. Elle n'est que la dimension organisationnelle de la théorie de la révolution permanente, qui rend elle-même compte de la réalité de la révolution mondiale à l'époque impérialiste.

L'idée selon laquelle il faut construire d'abord des partis révolutionnaires nationaux forts, que l'on pourrait fédérer au niveau international, part d'une incompréhension profonde de la nature organique de l'économie mondiale, de la politique et de la lutte des classes mondiales, à l'époque impérialiste. Aujourd'hui, il faut être aveugle pour ne pas comprendre que les sociétés multinationales ne sont pas le résultat d'un détour de l'histoire, mais expriment quelque chose de fondamental dans le développement des forces productives et de l'organisation de l'économie capitaliste depuis trois-quarts de siècle.

Les arguments utilisés dans le passé contre cette conception ont été au centre de la lutte politique de Trotsky, en 1933 et 1940. Ils se sont révélés être des arguments non seulement faux, mais des arguments « boomerang », même au niveau de la construction d'organisations dites nationales.

Dans tous les pays d'Europe, au cours de ces huit derniers mois, les militants syndicaux qui ont appelé leurs compagnons à engager une action immédiate pour les 35 heures, comme seule riposte efficace contre le chômage, se sont entendu opposer qu'une action uniquement sur le plan national provoquerait une hausse du chômage. La réponse est simple : luttons simultanément dans tous les pays pour les 35 heures. L'internationalisation de la lutte

de classe, après l'internationalisation du capital, est devenu aujourd'hui un phénomène visible à l'œil nu.

Le Parti communiste vietnamien par exemple, d'origine stalinienne, éduqué dans la théorie du socialisme dans un seul pays, coupé de ce fait de la compréhension marxiste-révolutionnaire d'une infinité de phénomènes contemporains, a pourtant été amené par les besoins de sa lutte à non seulement comprendre, mais même à intégrer dans ses projets à court et à moyen terme, l'importance du mouvement antiguerre aux États-Unis et ailleurs.

Ne pas assumer les conséquences organisationnelles de ce phénomène d'internationalisation de la lutte de classe, c'est dans le meilleur des cas endosser toutes les conséquences catastrophiques du « national-communisme » (voire de cette aberration encore plus prononcée, le « national-trotskysme »), et du « socialisme dans un seul pays », qui n'est que le socialisme dans aucun pays.

On peut se rendre compte que le cri d'avertissement de Rosa Luxemburg – « le socialisme national, cela veut dire : Prolétaires de tous les pays, unissez-vous en temps de paix et égorgez-vous mutuellement en temps de guerre » – continue à être tragiquement vrai aujourd'hui, y compris pour les militants communistes (URSS, Chine, Vietnam, Cambodge, etc.).

L'effet boomerang du « national-communisme » est de plus en plus désastreux, surtout lorsqu'il s'agit de petites organisations. Qui peut accepter comme crédible l'idée de construire aujourd'hui une organisation révolutionnaire seulement en Italie, et d'y conquérir le pouvoir prolétarien, sans devoir en payer le prix immédiatement sous la forme d'un projet soit d'une économie italienne autarcique, soit d'un pseudo-socialisme italien qui serait intégré dans une économie capitaliste internationale et qui en accepterait les règles du jeu.

Ceux qui nous disent, comme les camarades de *Lutte ouvrière*, que l'on ne peut pas construire une véritable Internationale sans une direction qui aurait déjà gagné une autorité politique, se jettent un brûlot entre leurs propres jambes. La direction nationale de LO a-t-elle fait la révolution prolétarienne ? A-t-elle gagné une autorité politique au sein du prolétariat français, grâce à son rôle dans la lutte des classes ? Comment peut-elle alors imposer son autorité, sa discipline aux cellules et aux régions de sa propre organisation ? On le voit : Tous ces arguments manquent de bases et de cohésion théoriques. Ils ne font que théoriser des réticences centristes au niveau programmatique.

Comprendre cette grande vérité du communisme contemporain, à savoir que nous vivons l'époque de la révolution et de la contre-

révolution mondiales, c'est comprendre aussi que cela exige une organisation mondiale du prolétariat pour être capable de maîtriser tous les aspects de cette réalité. Dans les réticences contre la construction simultanée d'une organisation mondiale et d'organisations nationales, il y a incontestablement une certaine réaction, compréhensible mais non justifiée, contre les abus du centralisme bureaucratique stalinien à l'époque de la dégénérescence de la IIIe Internationale.

Mais de même que nous n'accepterons jamais d'identifier communisme, léninisme d'une part, et stalinisme d'autre part, dictature du prolétariat d'une part et dictature de la bureaucratie d'autre part, de même nous ne devons pas accepter l'identification entre le centralisme démocratique international d'une part, c'est-à-dire la nécessité d'une discipline internationale sur les questions internationales après débat démocratique, la nécessité d'une action commune de l'avant-garde prolétarienne contre le capital international et la bureaucratie, et, d'autre part, l'idée d'un « centre unique » bureaucratique qui aurait le droit de bouleverser comme bon lui semble la composition de directions nationales et d'imposer à des partis des tactiques nationales non acceptées par la majorité de leurs membres.

La lutte contre cette conception stalinienne (ou zinoviéviste-stalinienne) du « centre unique » bureaucratique est parfaitement compatible avec le combat pour l'internationalisme prolétarien et son expression organisationnelle : la construction d'une Internationale révolutionnaire démocratiquement centralisée qui unifie le combat du prolétariat mondial contre ses ennemis communs, pour ses intérêts communs.

Ernest Mandel